

TEXTUALITÉ ET RÉSIDENTIALITÉ DANS L'INVENTION DU LUBERON

Philippe BACHIMON* avec la collaboration de Laurent ARCUSET*

Le Luberon, en tant que Parc Naturel Régional (PNR), existe depuis maintenant vingt ans. Il résulte de la mise en forme d'une volonté politique de créer une nouvelle territorialité, agrégeant Pays et communes, autour d'un objectif naturaliste de protection de l'existant. Si ce massif provençal a procédé de représentations de l'espace qui l'ont assimilé depuis longtemps à une entité géographique, il a acquis, avec son nouveau statut, une image forte, à l'antithèse de ce qu'il devenait (à savoir, un arrière-pays semblant condamné à la marginalisation) susceptible de le structurer. Il est à présent l'objet d'investissements intellectuels, qui se traduisent par des publications (comme celle-ci !), mais aussi d'autres investissements, fonciers et immobiliers, qui le transfigurent. D'où la nécessité qu'il y a à réfléchir sur l'idée que la protection PNR adoptée a pu être un élément paradoxal parfois de frein et ailleurs d'accélération des conquêtes résidentielle et médiatique de cet espace.

Analyser les littératures géographiques et les autres documents ayant trait au Parc revenait à évaluer en quoi elles avaient pu participer dans un premier temps de **l'invention du Luberon** et (ou) en quoi elles étaient peut-être devenues

aujourd'hui un épiphénomène d'un éventuel « **effet Parc** ». C'est au travers de ce qui apparaît comme le continuum et le thème central, pour la production géographique humaine et touristique, à savoir **l'articulation des mobilités aux résidentialités**, que nous proposons de relire le corpus qui sur les 100 dernières années s'est constitué autour de la définition du Luberon.

Pour un tel projet il aurait été un peu artificiel, de donner une vue d'ensemble de la production géographique qui de près ou de loin a pu concerner le territoire actuel du Parc naturel régional du Luberon. Il nous aurait fallu extraire de géographies générales¹ ou régionales² les quelques lignes que les auteurs auraient pu consacrer au Luberon, espace périphérique pour la discipline, sauf pour ce qui concerne la géographie physique, mais cette dernière sera abordée dans la partie naturaliste de l'ouvrage.

Aussi, et afin de ne pas trop nous disperser, et de ne pas ennuyer le lecteur, avons nous fait dans cet article le choix de ne considérer que des textes traitant spécifiquement de l'espace sous-régional et local auquel se rattache le Parc (Bas Rhône, arrière-pays méditerranéen, Haute-Provence, « Pays », villages, « voies » et circuits).

* Université d'Avignon (géographie).

1. Par exemple de la Géographie Universelle d'Élysée Reclus, parue à la fin du XIXe siècle ; de la Nouvelles Géographie Universelle de Paul Vidal de la Blache parue dans l'entre deux guerres ; ou de la Géographie Universelle de Roger Brunet, parue au cours des années 1990.

2. BÉNÉVENT E. et alii, 1963 ou ARPHG, 1991.

Le corpus

Ont été examinés trois catégories d'ouvrages (rapports, articles, livres) portant sur deux classes de productions (travaux scientifiques et ouvrages grand public). Une lecture par sondages (échantillonnage d'un sur trois) de cet ensemble (76 titres en géographie, 56 titres touristiques, auxquels il faut ajouter une part non négligeable des 42 titres de sociologie et ethnologie, des 38 titres portant sur les paysages et l'architecture et beaucoup d'études patrimoniales et monographiques) dévoile la très grande disparité qualitative des travaux. Si l'on reprend l'entrée par les deux classes d'ouvrages on peut faire les constats suivants :

- *Une part importante des travaux scientifiques (en dehors des quelques bases de données fournies par les services administratifs de l'État et des collectivités territoriales) est formée de mémoires de maîtrise et d'articles parus dans des revues universitaires régionales (Études Vauchusiennes, Méditerranée). Les travaux en recherche fondamentale (ouvrages de Viard, Marié, thèses de George, de Helle, articles de Durbiano) traitent de l'interface anciens et nouveaux résidents en terme d'impact sociologique (Viard), de mutation paysagère (Leautier) de diffusion de la résidence secondaire (Durbiano) et de structure foncière (Helle). L'essentiel des recherches appliquées spécifiques au Parc sont des dossiers techniques qui portent sur la question de la résidentialité (question de la villégiature, de la pluriactivité en milieu rural, des POS, des paysages et de l'architecture, des aménagements, de la patrimonialisation du bâti).*

- *Les ouvrages grand public de connaissance de l'espace luberonnais sont en général des guides touristiques abondamment illustrés ou des fascicules (monographies, guides de randonnée, recueils). L'apport récital et le témoignage (Giono, Bosco, Mayle) donne la dimension du vécu et de l'esthétique à ce volet. La séparation qui est faite ici d'avec les ouvrages scientifiques ou techniques est en partie artificielle et évolutive (Où classer par exemple les monographies et les documents cartographiques IGN ?). Deux sujets sont abordés :*

- *Les guides apparaissent surtout comme des recueils de données culturelles, par ailleurs éparses. Ils les ordonnent selon un principe thématique (dans l'introduction), puis topologique et (ou) alphabétique (dans le corps de l'ouvrage).*

- *Les circuits de découverte, proposés pour l'essentiel en randonnée pédestre (une dizaine de titres spécifiques et deux ouvrages de circuit d'escalade), donnent des informations pratiques ordonnancées selon un choix de cheminement. Le classement est fait par sous ensembles du massif.*

I. L'invention d'un haut lieu : le Luberon

L'invention du Luberon, en tant qu'entité montagnarde, et donc site fondamentalement naturel et centre d'intérêt, mériterait une étude approfondie, comme celle qui a été menée sur le Mont-Blanc par Philippe Joutard³. Nous pouvons juste en l'état repérer quelques données concernant sa mise en volume, selon des principes architectoniques plutôt rhétoriques, sa naturalisation, selon le principe récurrent de son abandon par la société rurale traditionnelle et sa réappropriation idéalisée puis résidentielle (sur sa périphérie devenue piémont) par une classe sociale cultivée et très largement allochtone.

I.1. Du morcellement d'un arrière-pays à l'unité dynamique du massif

Si l'on observe sur plus d'un siècle d'édition l'évolution du contenu spatial des ouvrages, on constate que les auteurs opèrent d'une part le passage d'une approche plutôt statique des volumes et des hommes à leur mise en mouvement. Et que d'autre part leurs centres d'intérêt remontent de la plaine pour gagner les hauts de la « Montagne du Luberon ».

L'approche introductive des géographies et guides touristiques du XIX^e siècle se résume bien souvent en un calage des espaces naturels sur un canevas administratif. Ainsi la *Géographie du Département de Vaucluse* d'A. Johanne, publiée en 1880, retient strictement le cadre pré-cité à l'intérieur duquel il présente des « morceaux choisis » de Luberon.

3. JOUTARD P., 1986.

Une approche « départementaliste » en 1880

« Cette chaîne de montagnes, qui pénètre dans le département au-dessus du Castellet où se trouve son point culminant (1125 mètres). (...) »

« Le Coulon ou Calavon... est le plus important de tous les affluents de la Durance dans le Département de Vaucluse,... Il naît au-dessus de Banon (Basses-Alpes), coule dans les gorges étroites d'Oppedettes... et 2 kilomètres plus bas, il entre dans le département, qu'il sépare des Basses-Alpes sur 5 kilomètres... »⁴.

Aujourd'hui l'espace luberonnais n'est plus fragmenté a priori par ce découpage, que les auteurs jugent artificiel. Il est généralement présenté dans son contexte méditerranéen et en tant qu'entité correspondant *grosso modo* au Parc, qui fédère autour d'un projet des morceaux de département jadis séparés (Guide Michelin) ou des « Pays » (dans le Luberon de Bec et Bruni ou dans la Provence de Jean-Paul Clébert ouvrage le plus critique en la matière).

À la recherche de l'unité géographique du Luberon

Pour Jean-Paul Clébert le Luberon se présente comme une « énorme frontière naturelle » qui « sépare plus qu'il n'unit divers pays dont chacun, encore, a sa personnalité. Au nord de la chaîne, d'est en ouest, le Pays de Forcalquier, puis celui d'Apt avec la vallée du Calavon, enfin le pays de Cavaillon. Au sud, le pays de Manosque, puis celui d'Aigues que borde la Durance. Ce sont des entités non seulement géographiques mais humaines. Les mentalités diffèrent sinon les parlers ». Pour le Pays de Cavaillon, notion inusitée, il invente la terminologie de « Luberon comtadin ».⁵

Pour Bec et Bruni le massif est un facteur de connexité. « De la montagne du Luberon descendent trois pays qui s'accrochent à leur identité. Le pays d'Aigues très ouvert... Rude et humanisé ; le pays d'Apt... Une terre pétrie d'histoire ; le pays de Forcalquier ».⁶

Pour le Guide Michelin en 1990 le Luberon est l'élément fédérateur. « à mi-chemin entre les Alpes et la Méditerranée, s'étend la barrière montagneuse du Luberon... Le Parc naturel régional du Luberon créé en 1977, englobe une cinquantaine de communes couvrant 120 000 ha, répartis sur les départements du Vaucluse et des Alpes-de-Haute-Provence, soit de Manosque à Cavaillon et de la vallée du Coulon (ou Calavon) à celle de la Durance ».⁷

1.2. Du catalogue des hiérarchies à la dynamique des volumes.

Le Luberon est d'abord présenté succinctement, comparativement aux plaines, vallées et réseaux hydrographiques, comme un espace secondaire.

La géographie de Johanne reste en 1880 très descriptive et axée sur la plaine. Les hauts sont abordés succinctement alors que la vallée du Coulon voit son réseau hydrographique entièrement passé en revue.

« Parallèlement aux monts de Vaucluse, au sud-est du département, s'élèvent les montagnes du Luberon, qui séparent la vallée du Coulon de celle de la Durance. Cette chaîne de montagnes,... s'abaisse aussi graduellement jusqu'à Cavaillon, où elle s'arrête brusquement ».⁸ « Le Coulon... (84 km de cours) est le plus important de tous les affluents de la Durance dans le Département de Vaucluse, bien qu'en été il soit à peu près à sec, comme la plupart des cours d'eau de cette région...(Il) passe près des mines de fer et de l'usine métallurgique de Rustrel⁹ ; baigne la ville d'Apt, d'où, se dirigeant directement vers l'Ouest et, longé sur sa rive droite par le chemin de fer de Cavaillon à Apt, il reçoit l'Urbane qui vient du Villars, et, à Notre-Dame-des-Lumières, le Limergue qui réunit les eaux de Murs, Jocas et de Lioux ; baigne les Beaumettes, débouche, à Robions, dans la belle plaine de Cavaillon ».¹⁰

La « massification » du Luberon n'est définitivement acquise que lorsqu'il devient le thème central de descriptions dans lesquelles on lui reconnaît une ampleur en rapport à son orogénèse de montagne jeune alpine.

4. JOHANNE A., 1880, p. 18.

5. CLÉBERT J.-P., 1986, p. 71.

6. BEC S. et BRUNI R., 1984, p. 17 à 20.

7. Guide Michelin, 1990, p. 125.

8. JOHANNE A., 1880, p. 6.

9. Sur cet épisode métallurgique peu connu du Luberon nous renvoyons à l'ouvrage de patrimonialisation resté sans lendemain de GODARD O., 1982.

10. JOHANNE A., 1880, p. 18.

Un massif alpin

En 1990 le Guide Michelin, après une présentation du Parc, livre sous le titre « Le milieu naturel et l'empreinte de l'homme » un texte dont nous extrayons le passage suivant.

« La montagne de Luberon est un gigantesque anticlinal orienté d'Est en Ouest et composé presque exclusivement de roches calcaires de formation tertiaire (molasse). Elle se divise, à la combe de Lourmarin en deux parties inégales : à l'Ouest, le Petit Luberon forme un plateau échancré de gorges et de ravins dont l'altitude ne dépasse guère 700 m, à l'Est de Grand Luberon aligne ses croupes massives qui s'élèvent jusqu'à 1125 m au Mourre Nègre. L'opposition des versants Nord et Sud n'est pas moins importante ».¹¹

Dans Provence de J.-P. Clébert le Luberon prend sa dimension alpine. « Le Luberon, voyez-vous, c'est une énorme frontière naturelle qui, de Cavaillon à Forcalquier, sépare la basse Provence de la haute. Coupé seulement par la combe de Lourmarin, chevauché en de rares endroits par un route forestière, il sépare plus qu'il n'unit divers pays »...¹²

1.3. La montagne procède aussi de son abandon par l'homme.

En 1880 le constat peut encore être fait d'une vie rurale active dans le massif. Adolphe Johanne l'aborde succinctement.

« Sur les versants nord et sud sont disséminés de charmants villages, cachés dans des gorges boisées ou bâtis sur de pittoresques rochers ».¹³ On y souligne plus loin la richesse extraordinaire des terrains calcaires miocènes « en débris de vertébrés, grands lions, sangliers, gazelles, hipparions, etc. ».¹⁴

Au tournant du siècle, Courtet (cité par Bec et Bruni) observe déjà, à propos d'Oppède, des signes évidents du glissement du peuplement vers la plaine du Calavon.

11. Guide Michelin, 1990, p. 125.

12. CLÉBERT J.-P., 1986, p. 71.

13. JOHANNE A., 1880, p. 6.

14. JOHANNE A., 1880, p. 7.

15. BEC S. et BRUNI R., 1984, p. 212.

16. CHOBOUT H., 1932, p. 163 à 164. Ouvrage cité par GEORGE P., 1935, p. 558 à 559.

Oppède se vide

En 1896, précise Courtet : « Le village (d'Oppède) se déplace peu à peu et descend vers la plaine » (« Les Poulivets ») ; cette mutation est pratiquement achevée à la guerre de 1914, d'autant qu'en 1909 le transfert du vieux village vers la plaine fut exigé « dans un délai de deux mois ».¹⁵

Pierre George, dans sa thèse sur le Bas Rhône (1935) consacre peu de pages au massif et beaucoup à la plaine, qui est l'espace utile des échanges économiques. Mais il justifie cela par le fait que les villages du Luberon se sont vidés de leur population au profit des villages du Comtat, ces derniers gardant un caractère montagnard rappelant les origines de leur population.

Nous extrayons de l'ouvrage précité une description d'Oppède qu'il emprunte à Henri Chobaut (1932).

Oppède abandonné

« Oppède, antique oppidum, est un village mort, plus saisissant, dans sa tragique désolation, que les Baux. Mais qui connaît Oppède, ensevelie dans l'oubli ?

« La population tout entière a quitté peu à peu l'âpre rocher, long à gravir après les travaux pénibles des longues journées, pour s'établir dans la plaine, au milieu des cultures. Les quelques vieillards cassés ruinés parmi les ruines, qui, il y a vingt ans ne pouvaient se résoudre à abandonner leurs demeures familiales et entretenaient de leurs gestes mesurés un faible lueur de vie, reposent, maintenant, au cimetière, désert dans le désert. Aucun foyer ne s'allume plus, le soir, pour le retour des laboureurs et la chouette niche où souriaient les berceaux. De leurs racines tenaces, chênes et figuiers, disjoignent les murs désagrégés par les pluies d'orage, les maisons romanes croulent, une à une, les lierres et les ronces sauvages envahissent peu à peu et recouvrent les décombres, les rues redeviennent paisiblement des sentiers herbeux entre les buissons. Dans cette âpre désolation le jour est encore plus silencieux que la nuit, le soleil, implacable, plus hallucinant que la douceur indulgente de la lune... Tout en haut, le vieux château des comtes de Toulouse n'est plus qu'une ruine, à ses pieds, l'église, fatiguée, abandonnée, se lézarde, prête à se coucher, elle aussi, après une lente agonie. Devant elle une humble croix de pierre domine le vaste cimetière des maisons. J'ai vu mourir lentement Oppède, comme on voit décliner, puis s'éteindre un vieillard chargé d'ans ».¹⁶

C'est cependant au moment où Pierre George écrit, au milieu des années trente, que l'idéologie ruraliste portée sur les marges orientales de ces lieux, par Jean Giono (dans *Que ma joie demeure* ou dans l'expérience du Contadour sur le versant sud de la Montagne de Lure) revalorise les espaces isolés et désolés et impulse le mouvement de leur reconquête par les citadins. Toujours à propos d'Oppède, Bec et Bruni font démarrer cette reconquête par la venue en 1940 de la famille de Saint-Exupéry.

Oppède renaît

« Au lendemain de l'armistice de 1940, Consuelo de Saint-Exupéry se réfugie à Oppède avec un groupe d'architectes et d'artistes et vit là une expérience « pour que les survivants soient prêts à rebâtir ». Son époux, Antoine, applaudit « le groupe d'Oppède » et écrit en 1943 quelques lignes remarquables sur le Luberon, peut-être les dernières avant que ne soit abattu son avion en 1944 ».

« Dans les années qui suivirent cette renaissance temporaire, les lieux furent totalement abandonnés ; mais depuis quelques années, Oppède-le-Vieux a opéré une véritable résurrection, plusieurs de ses habitats restaurés sont à nouveau occupés. En 1983 le village compte une trentaine d'habitants ».¹⁷

L'exode rural par l'abandon de la montagne a laissé des versants en friche où se sont recréés des espaces dits naturels qui, à leur tour, deviennent une valeur sûre de l'imaginaire des citadins lorsqu'il s'applique au Luberon.

1.4. Une Montagne par atténuation de sa méditerranéité.

Dans les années trente, son ascendance alpine a des effets quasi alpestres sur le Luberon. Pour Pierre George tout le Bas-Rhône, par une sorte d'effet de domination, est un pays plus montagnard que méditerranéen.

Les débordements de la montagne

« La Méditerranée n'est que fort peu intervenue dans nos études, parce qu'elle ne joue pratiquement aucun rôle dans le paysage et que la vie humaine et économique n'a été que fort peu influencée par son voisinage. Les pays du Bas-Rhône ne semblent être méditerranéens que par leur climat, tandis que la proximité de la montagne se manifeste constamment dans la géographie régionale. Partout l'horizon est barré par la ligne bleutée des Cévennes, des hauteurs calcaires de Provence et de Vaucluse ou des chaînes alpestres. Le Rhône et ses principaux affluents apportent l'influence des sommets au milieu des basses plaines. Ce sont des matériaux arrachés aux montagnes qui forment ces terrasses, ces cônes de déjections, ces complexes alluviaux de toutes natures qui donnent au Comtat, à la Crau, à la Costière leurs aspects si particuliers.

« L'homme aussi est venu de la montagne, longtemps il restera attaché à son pays d'origine par toutes sortes de liens matériels et moraux dont la transhumance est le plus expressif. Combien de villages provençaux ou même comtadins rappellent, avec leurs rues tortueuses, en pente raide, leurs hautes maisons, les petits bourgs des Alpes méridionales ».¹⁸

Les caractères distinctifs des versants nord et sud du Luberon, sont lus comme de véritables traits montagnards et sont soulignés par bien des auteurs. Il représentent aussi un moyen d'introduire, en la cantonnant au Sud Luberon, de la « méditerranéité ». Nous reprenons à titre d'illustration la présentation distinctive des versants qui en est faite par les guides de randonnées, lorsqu'ils proposent de concilier variété des paysages et opportunité saisonnière (confort du promeneur et de l'observateur).

Les deux Luberon

Le versant sud. « C'est bien évidemment le versant présentant des caractères spécifiques de type méditerranéen... Le rayonnement solaire sur le versant sud est intense. Il est environ huit à dix fois plus fort que sur le versant nord. Le terrain est donc très sec et les points d'eau pratiquement inexistantes ».

Le versant nord. « Celui-ci est de beaucoup plus humide et plus froid, les paysages rencontrés sont bien différents; on peut même dire qu'ils ont une allure montagnarde ».¹⁹

17. BEC S. et BRUNI R., 1984, p. 212 à 213.

18. GEORGE P., 1935, p. 604 à 605.

19. GIFFON P., 1993, p. 12 et 14.

C'est par la création du terme de « montagne sèche » et son application à un paysage de garrigue collinéenne, qui caractérise le versant sud du Luberon, que s'achève l'intégration du massif à la montagne. Les reboisements en cèdres et pins, arrivés à maturité, renforcent, comme sur le Ventoux et les Alpilles, la physionomie d'un étagement alpin.

1.5. La randonnée comme fréquentation d'une montagne

Les guides, qui représentent le gros des publications, adoptent pour les plus connus le principe du parcours de découverte culturelle dans le Luberon. Le *Guide Michelin* propose des itinéraires en automobile à partir desquels des « balades à pieds » de quelques dizaines de minutes permettent de faire le tour des curiosités les plus « typiques » du lieu visité. Plus récemment sont apparues des « Routes thématiques » (*Route de la vie romaine, Route de la Lavande, et surtout Route des Vaudois* qui insiste sur l'idée du refuge montagnard qu'a constitué le Luberon) qui sont bâties autour d'une cartographie exclusivement axée sur le thème. Ainsi le Luberon dans la *Route de la vie romaine* est ramené à la *via Domitia* et à quatre sites. Mais cette série de guides rattache, plus qu'elle ne distingue, le Luberon au reste de la Provence.

Plus spécifiques sont les guides de randonnée. Ils proposent des itinéraires de plusieurs heures à plusieurs jours, avec des descriptifs topographiques précis (dans les topoguides) consacrés exclusivement aux lieux « naturels ».

Randonnée et conflit d'usage

*Extrait de l'itinéraire pédestre vers le Mourre Nègre par la Combe de l'Avent. « Voici une randonnée dans le versant nord du grand Luberon où vous pouvez être sûr d'être tranquille. Si la descente est facile, il n'en est pas de même pour la montée... Pour y aller, il ne faut pas craindre d'avoir à faire le sanglier, c'est-à-dire de tracer soit même son chemin dans la végétation. Signalons au passage que, pour cela, il est déconseillé d'y aller en période de chasse, certains chasseurs tirant avant d'avoir identifié la cible... ».*²⁰

Le Luberon, Méditerranée sans la mer, et sa transformation en arrière-pays touristique et résidentiel de la « Côte » est une invention tardive. Elle apparaît en résonance à la saturation de l'avant-pays méditerranéen qui dans les années 60-70 est consécutive à un fort héliotropisme.

1.6. La définition des piémonts

Les auteurs érigent aussi la montagne par la caractérisation de sa périphérie en piémont. Les descriptions de la ville d'Apt en fournissent un bon exemple. Elle est très rapidement décriée (et ce dès les années 30 avec Manosque ou Forcalquier) par des auteurs comme Giono et des géographes comme George. On ne lui trouve qu'une fonction de servitudes à l'égard de la montagne. Les guides ne réhabiliteront Apt qu'à partir du moment où elle deviendra « capitale » du PNR.

La tradition industrielle des vallées est très peu présente dans les guides et études scientifiques. La patrimonialisation de l'industrie (établissements, sites d'exploitation, culture industrielle) est récente et finalement marque la phase de désindustrialisation non pas du Luberon (très précoce) mais de la France qui commence avec ce qu'il est convenu d'appeler la fin des « Trente Glorieuses ». Nous prenons à titre d'exemple la « naturalisation » qui a été faite des friches ocrières avant la tardive muséification de leur exploitation manufacturière.

20. GIFFON P., 1993, p. 28.

21. JOHANNE A., 1880, p. 48 à 51.

22. GEORGE P., 1935, p. 651.

23. BEC S. et BRUNI R., 1984, p. 132 et 134.



Apt, (dessin de 1880) in *Département de Vaucluse* d'Adolphe Johanne, p. 49.

Apt.

En 1880 déjà, le « *Dictionnaire des Communes* » de Johanne ne donne qu'un descriptif patrimonial, et sans relief, d'Apt : « 5.687 habitants, chef-lieu d'arrondissement, sur le Calavon. A voir la Cathédrale (monument historique), de 1056... l'ancien évêché (1754)... » d'où émerge seulement « Dans les environs, chapelle de Saint-Vincent, du X^e ou XI^e siècle, bâtie sur un rocher dominant le verdoyant et pittoresque vallon de Rosalière ».21

Pierre George en 1935 porte un jugement négatif sur cette ville. « Apt est la moins brillante des petites villes de la région (le bas Rhône), c'est aussi la moins peuplée, 6 462 habitants, mais elle joue le rôle de centre régional pour toute la partie orientale du Luberon et des Monts de Vaucluse... Mais il ne faut pas cacher que c'est à sa situation isolée dans la montagne qu'elle doit son rôle régional. Apt est une ville par rapport aux bourgs misérables des environs. Ailleurs, on ne la considérerait que comme une agglomération à peine plus importante qu'un village. Le Coulon, qui lui sert d'égout est à sec tout l'été et la ville est alors pendant plusieurs mois d'une saleté repoussante et des flaques qui séjournent sous le pont monte une odeur pestilentielle. Ce désagrément, la chaleur lourde qui règne dans la cuvette topographique qu'occupe la ville et la patine jaune que les poussières d'ocre imposent à tous les édifices sont les caractères qui frappent le plus le visiteur. On hésite pourtant à condamner Apt, centre de ralliement des plus pauvres montagnes de la région. Après lui avoir enlevé son rang de sous-préfecture on le lui a rendu, et Apt fait figure encore de sous-préfecture moins mesquine que sa voisine des Basses-Alpes, Forcalquier ».22

Apt décrite par Bec et Bruni en 1984 est créditée de « 12 500 habitants » et présentée comme une « Sous-préfecture (dont l') altitude moyenne (est de) 230 m (et qui) s'étend sur les deux rives du Calavon entre Luberon et monts de Vaucluse ». Pour conclure un long descriptif elle est qualifiée de « capitale d'un pays à vocation essentiellement agricole » qui « tente l'expérience d'utiles reconversions » grâce au « Parc naturel régional du Luberon (qui) constitue l'élément d'équilibre qui fait appel à un tourisme qui, en cette région aux structures fragiles, doit être celui de la découverte et de l'équilibre ».23 Bizarrement rien n'est dit dans ce texte de ce qui fait réellement vivre la ville à savoir la résidentialité et les services liés à la présence de la base de missiles stratégiques du Plateau d'Albion.

Les sites ocriers

Les deux principaux sites de Rustrel et de Roussillon ne sont pas décrits pas les guides, sauf incidemment, comme d'anciennes carrières. Pour Rustrel le Guide Michelin parle de « Colorado » et de « Canyon » où l'on circule au fond de cirques dont on escalade les flancs pour atteindre des « arêtes » conduisant à des « belvédères naturels ». Pour Roussillon de « Chaussée des Géants » décrite comme une « suite d'imposantes falaises déchiquetées sur lesquelles s'accrochent quelques pins et des chênes verts » et Val des Fées pour un autre site. Le référencement à un vocabulaire naturaliste approprié à des grands espaces exotiques est limpide. Les allusions à l'ancienne extraction sont inexistantes pour Roussillon et se limitent pour Rustrel à faire « remarquer à mi-falaise les galeries qui servaient autrefois à l'extraction souterraine.²⁴ J'ai pu constater que la plupart des visiteurs croyaient au sortir des sites ocriers avoir vu une merveille de la nature.

Il faut attendre le début des années 1990 pour que telle friche industrielle, par ailleurs objet d'études monographiques (comme celle de l'usine de Rustrel) soit enfin signalée, voir associée à un musée (comme l'usine ocrière Mathieu) et que la demande en tourisme technologique fleurisse pour que se fassent jour des projets de valorisation d'activités encore présentes *in situ* comme celle de la confiserie des fruits à Apt et de la distillerie de la lavande au Coustellet.

1.7. La mise en carte

Les cartes anciennes emploient une toponymie simple. Ainsi la carte de Vaucluse de A. Johanne (couleur rose pour l'arrondissement d'Apt) reproduit des toponymes qui ne sont pas encore « touristifiés » par l'ajout de localisations prestigieuses (du genre « en Provence » ou « en Luberon »). Le toponyme même de Luberon ne paraît s'être fixé que tout récemment. Si dans la carte de Cassini on a le « Lébéron », assez proche du provençal « Lébérroun », le massif devient ensuite le Lubéron, avec l'accent aigu (censé être la marque d'une prononciation « pointue » du Nord). On retrouve cet accent aussi bien dans

l'ouvrage de Jean-Paul Clébert Provence (p. 4 et 5) (il ne l'emploie pas dans le texte) que dans les cartes IGN (éditions 1989 au 1/25 000 des cartes 3 142 ouest (Cavaillon), 3 142 est (Apt ouest-Bonnieux) et 3 242 ouest (Apt est). Ce n'est que dans son édition de 1996 que l'IGN l'abandonne. (Cet accent aigu, lorsqu'il est aujourd'hui prononcé, passe pour être une marque de non intégration des néorésidents et des touristes).

La tendance cartographique actuelle est, à partir d'un fond IGN réactualisé et ombré pour souligner le relief²⁵, d'opérer des surcharges en informations touristiques. Ainsi en 1986 Le Conseil Général de Vaucluse édite un *Vaucluse carte touristique* au 1/100 000 à partir d'un fond IGN et y ajoute une information touristique à base de symboles de couleur noirs. L'IGN au même moment crée une signalétique touristique uniformisée (en rose) qui privilégie les itinéraires pédestres (GR 6, GR 97 et quelques PR sont marqués d'un trait fin) et cyclotouristiques. Les sites, les gîtes d'étape, les curiosités et activités de loisir de plein air sont signalés selon une symbolique simple (un carré rose pour le château de Buoux ou Notre-Dame-de-Lumières, un cercle rose pour un camping) ou soulignés d'un trait rose (Pont Julien par exemple). Les limites du Parc sont figurées par un épais trait vert).

Une multitude de cartes et plans touristiques parsèment les comptoirs des offices de tourisme et illustrent les guides touristiques. Le Parc lui aussi en produit. Citons *Le Luberon parc naturel régional* (Espaces Naturels Protégés-PACA, n° 5), dépliant qui est organisé sur deux cartes. Une face est constituée d'une carte de situation des espaces naturels protégés en Provence-Alpes-Côte-d'Azur, l'autre est une carte très succincte du PNR du Luberon. Sur chaque carte un point à pour référence la photo d'un paysage emblématique.

24. Guide Michelin, 1990, p. 59-60 et 163.

25. La carte en trois dimensions de Piskopz (1988, HDM-Papyrus, Avignon) intitulée « le Luberon » est un modèle de surdimensionnement des volumes montagnards.

1.8. La mise en récit du Luberon.

Au corpus qui précède il conviendra enfin d'ajouter la littérature populaire (romans, biographies, articles de tabloïds, enquêtes journalistiques) qui participe de l'image du Luberon. Les ouvrages de Jean Giono, Jean Carrière, René Frégni, Peter Mayle ont un impact particulier (toujours pas évalué !) en matière de construction de l'image de marque et, surtout, de l'identité du Luberon. Nous reproduisons ci-après quelques uns des stéréotypes qui ont fait le succès des ouvrages de Mayle.

Stéréotypes luberonnais de la néorésidence

La « maladie du Luberon ». Pour Mayle elle touche les néorésidents permanents qui « ont leur travail, leurs amis dans la région, leurs paisibles habitudes. Ils ont délibérément choisi de vivre dans le Luberon au lieu d'habiter une des capitales du monde parce qu'ils voulaient, sinon s'en aller loin de tout, du moins s'en aller loin de bien des choses ».²⁶ L'été ils voient arriver les visiteurs venus du nord qui leur font une vie infernale de mondanité alors qu'il fait une chaleur à ne rien faire.

Le mythe externe du climat luberonnais « subtropical » ne résiste pas à un premier hivernage. « Le printemps est un mélange de cerisiers en fleur et d'un jaillissement de mauvaises herbes : les premiers hôtes de l'année, qui arrivent en espérant profiter d'un temps subtropical, ne trouvent bien souvent que pluie et vent ». Quand à l'été il « peut commencer en avril ou bien en mai. Nous savons qu'il est arrivé quand Bernard téléphone pour nous aider à découvrir et à nettoyer la piscine »²⁷.

Enfin le « Provençal », pour Mayle, est un néorésident, qui signe indubitable de son intégration, au cours d'un été sec propice à des incendies provoqués par un pyromane, apprécie la pluie.

Dans la bibliographie on peut repérer par ailleurs des rubriques qui fournissent des données sur des attractions touristiques de premier ordre (rubrique histoire, archéologie, patrimoine historique ou encore architecture, urbanisme et paysages). Parfois les connaissances que contiennent les travaux cités sont repris par les guides dans le but d'étayer l'intérêt culturel que

présentent des sites proposés à la visite. Le guide de Bec et Bruni le fait systématiquement, et village par village, (67 ont une fiche incluant une bibliographie sur les monographies locales).

2. Le développement des axes de recherche

La recherche en géographie, qui actuellement porte sur le Luberon, se fait en collaboration plus ou moins étroite avec le Parc. Elle porte souvent sur des actions et projets du Parc, comme la révision de la Charte, la création d'une Réserve de Biosphère, les programmes LEADER. Nous en dressons un bref récapitulatif afin d'aboutir à une évaluation des tâches qu'il reste à faire.

2.1. Plusieurs questions sont abordées par la géographie et les autres sciences humaines. Nous pouvons repérer les suivantes :

- Celles très appliquées qui concernent les fréquentations et surfréquentations des sites les plus visités (Buoux, Forêt des Cèdres, Gordes, Roussillon,...) en rapport à la protection de la nature ou de la société locale. À titre d'exemple nous citons les analyses succinctes faites par deux auteurs sur l'effet « Luberon » provoqué par la diffusion de leurs propres ouvrages. (Voir encadré p. 168).

- Celles qui concernent la mise en scène culturelle des sites par la signalétique, la muséification,...

- Celles qui concernent le développement durable associé à des fréquentations touristiques maîtrisées induisant des initiatives locales en matière d'activités directes et indirectes.

26. MAYLE P, 1993, p. 238.

27. MAYLE P, 1993, p. 238.

Les effets de la littérature sur la fréquentation des lieux.

Une catégorie d'ouvrages difficilement classables (travaux ethnographiques lus comme des guides pour les visiteurs qu'ils attirent ou comme des rubriques clochemerlesques pour les habitants et récits de voyage ou de séjour), sont produits par des résidents étrangers. Deux exemples célèbres, bien que très éloignés l'un de l'autre du point de vue de leur valeur heuristique, émergent du corpus.

Laurence Wylie dans *Un village du Vaucluse*, traduction de 1967 de *Village in the Vaucluse* (paru en 1957) mesure les effets de son ouvrage sur l'objet étudié ; les villageois de Roussillon (dénommé Peyrane). Il explicite en particulier les malentendus qui l'on conduit à le faire publier en français et les effets sur le tourisme. « à vrai dire le livre à moins préoccupé mes amis du village que les citadins qui viennent y passer leurs vacances ou qui s'y sont installés après sa parution. Nourris de Clochemerle, ces derniers ont à la fois tendance à idéaliser et à railler la vie à la campagne, De plus ils ne s'intéressent guère à Peyrane que pour son charme en tant que lieu de vacances quasi idyllique ou pour sa beauté qui en fait un paradis pour les artistes et les intellectuels. La description que je donne de la vie quotidienne de la population autochtone ne correspond pas à l'image que s'en font ces nouveaux Peyranais ».28

Peter Mayle, dans *Provence toujours* (et non « Luberon toujours » !), évalue l'effet sur la fréquentation du Luberon, l'année suivant la parution en 1991, de son « best seller » Une année en Provence. Des articles du *Sunday Times* et du *New York Times* prédisent une invasion de 500 000 barbares anglais pour l'été 1991. L'auteur mène l'enquête en commençant par Ménerbes, puis poussant « plus loin (ses) investigations : (il va) jusqu'à Goult, Buoux, Cabrières et Bonnieux. Des amis là-bas, parmi eux des chefs portant au tourisme un intérêt professionnel, furent incapables de me fournir le moindre rapport de première main sur l'invasion. Ils avaient plutôt l'impression qu'il y avait moins de touristes cette année, mais c'était assurément la cause de la récession ».29

En partant d'une analyse approfondie de la bibliographie « grise » et « blanche » en sciences sociales portant sur le Parc on constate que :

- La plupart des mémoires de recherche (maîtrises d'étudiants, thèse de Cécile Helle) et les travaux plus anciens de Claudine Durbiano, Jean Viard et Michel Marié, font apparaître que la question de la résidentialité représente leur (unique ?) pôle d'intérêt commun.

- La résidentialité reste cependant abordée trop souvent encore sur des espaces restreints,

sur des questions particulières (rurbanisation, résidentialité secondaire) ou même sur le ton de l'humeur et de l'intuition (qu'il pourrait s'agir d'un phénomène important), à l'exemple des textes ci-après de Bec et Bruni.

L'humeur de Serge Bec et Roger Bruni (1984)

« Il ne faut pas s'y tromper : contrairement à ce que suggère une certaine presse parisienne sur le Luberon des intellectuels et des artistes, là n'est pas l'unique vocation de cette région. Et c'est tant mieux pour sa santé ! D'autant plus que ces articles ne sont consacrés qu'à (ou ne consacrent) des résidents secondaires ; certes, ce phénomène de « concentration intellectuelle » mérite l'intérêt ; mais l'importance qui lui est accordée occulte l'essentiel aux yeux de biens des lecteurs : c'est l'agriculture qui constitue la base de l'économie des pays de Luberon, qui assure l'entretien du territoire, qui règle les heures de la communication quotidienne ». Puis suit un long réquisitoire sur l'augmentation du nombre de résidences secondaires au préjudice du territoire agricole.30

« Le Luberon est un nom à la mode, depuis une vingtaine d'années. Il a désormais l'aura que put avoir la Côte pendant les Années folles. Mais il est plus une image qu'une région. Les Parisiens se trompent qui disent habiter le Luberon. On n'habite pas une montagne, on vit à ses pieds ».31

« En fait cette terre bénie par les dieux de la Provence pourrait être une sorte de laboratoire, le périmètre encore imprécis d'une avant-garde touristique, Aux fièvres bétonnées, tout à tour mondaines ou massivement populaires, qui ont bouleversé le littoral, le Luberon, enraciné dans sa ruralité nostalgique, ouvre l'ère du tourisme de l'intimité, du silence, de la nature réhabilitée ».32

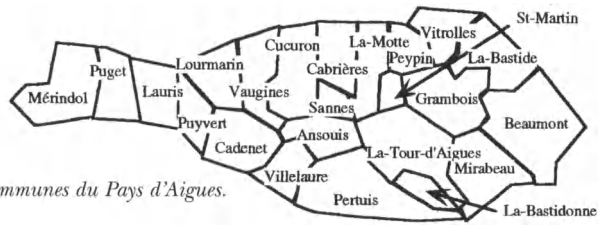
28. WYLIE L., 1967, « Préface à l'édition française », in *Un village de Vaucluse*, p. 5. Il est important de lire les articles qui en 1968 sont consacrés à la traduction française du livre de Wylie. Celui du *Méridional* (le 7/11/1968) par exemple écrit par Serge Bec et Jacques Boero et celui d'Alain Duhamel dans le *Monde*. Ils sont en définitive peu critiqués à l'égard de l'auteur qui a séjourné à Roussillon quelques 17 ans auparavant.

29. MAYLE P., 1993, p. 10.

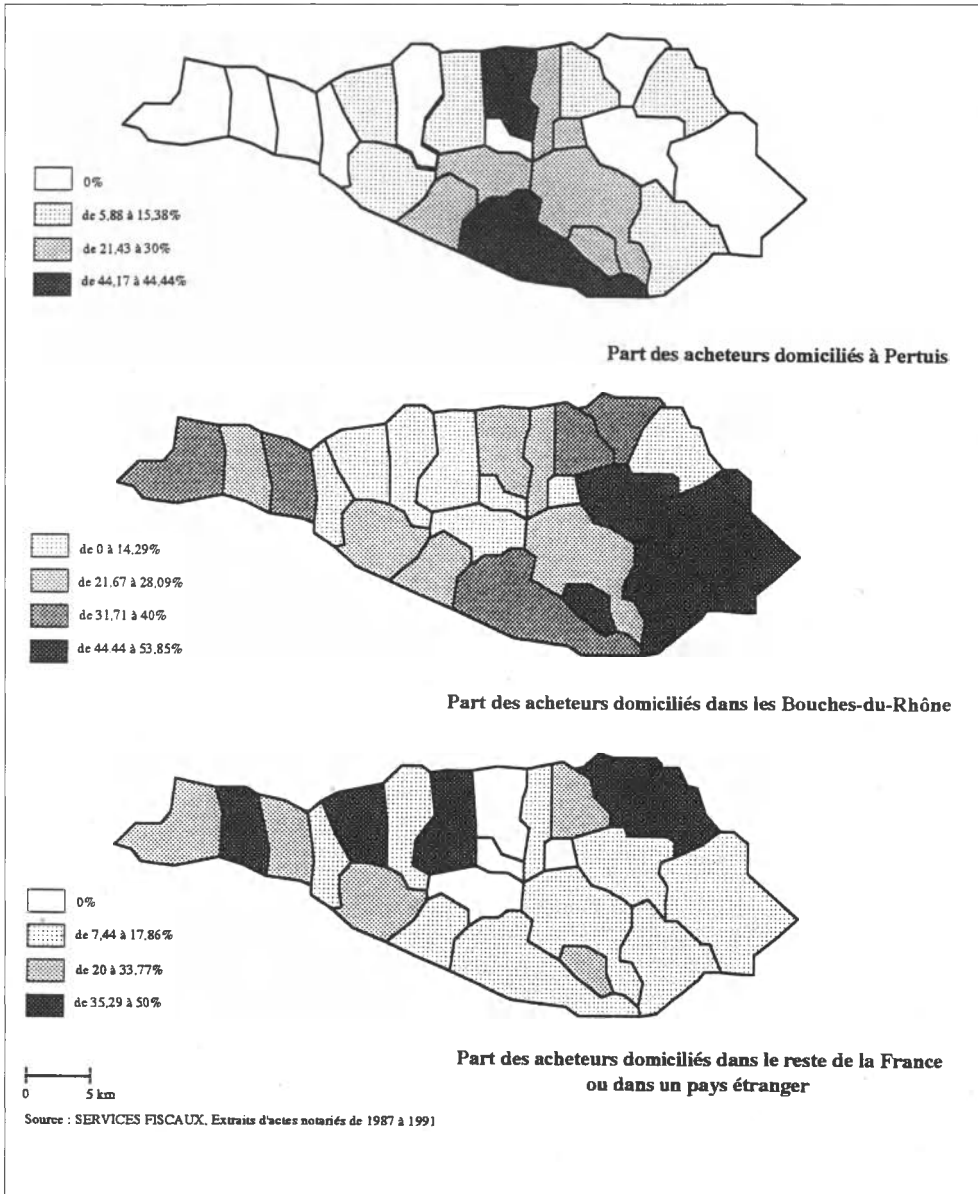
30. BEC S. et BRUNI R., 1984, p. 79.

31. CLÉBERT J.-P., 1986, p. 71.

32. MAIGNES J., 1996, p. 111. Cet article assez bien documenté, rattache insidieusement par ses choix iconographiques Vauvenargues (résidence de Pablo Picasso) et Vence (résidence d'Arman, le sculpteur) au Luberon !



Les communes du Pays d'Aigues.



3 types de résidentialité dans le Pays d'Aigues.

Carte C. Helle.

C'est pourquoi le phénomène de la multirésidentialité requerrait une étude plus systématique de la forme particulière qu'elle semble prendre de plus en plus et qui est celle de la résidentialité temporaire.

2.2. Vers un parc résidentiel de luxe ?

La multirésidentialité est aujourd'hui une pratique en forte expansion dans le Luberon, où elle a, fait rarissime, déjà un passé. Elle est rendue possible par l'ubiquité, qui règne dans la sphère des télécommunications, qui permet, pour certaines activités, une déconnexion de la proximité travail-domicile et une réintroduction du travail à domicile. Le choix résidentiel peut alors se faire selon des critères multiples, parmi lesquels la recherche d'une proximité aux lieux de loisirs peut devenir essentielle. C'est ainsi que l'héliotropisme avait pu constituer, dans un premier temps, un facteur déterminant de la dynamique de diffusion de la résidentialité secondaire.

L'espace de loisir-travail est de plus en plus complexe. Il est présent autant dans le microcosme de la résidence (architecture, domotique, piscine, jardin paysager, et tout ce qui constitue une villégiature) que dans l'espace d'accueil (paysage, sites, lieux de culture, village restauré, sociabilité traditionnelle, quiétude)

La multirésidentialité traduit la complexification des usages territoriaux et en particulier de la fonction de villégiature. Elle résulte de la touristification généralisée des pratiques spatiales. Elle suppose et produit des flux et des infrastructures (gare TGV, Aéroport, Autoroute...) reliant les réseaux résidentiels entre eux.

La résidentialité temporaire est l'inscription dans l'espace local luberonnais du phénomène. Elle se traduit par des modes d'appropriation (concurrences pour l'accès au foncier des différents acteurs, turn over du marché immobilier), de diffusion du bâti (noyaux villageois restaurés, périurbanisation, mitage) d'activités induites (dans le bâtiment, la maintenance, le paysage-ment) ou complémentaires (hôtellerie, restauration, artisanat de décoration, labélisation de pro-

duits locaux). Elle est l'objet d'une fréquentation touristique et sublime le regard que les excursionnistes portent sur l'arrière-pays. L'enclosure des friches et bois appropriés induisent en retour des restrictions à la fréquentation de loisir.

2.3. La villégiature a dans le Luberon de multiples effets en terme :

- De concurrence d'usage : de vastes propriétés (mas restaurés) et des villages sont appropriés, clôturés et induisent des restrictions d'accès qui limitent les usages nomades (chasse, randonnée, cueillette) ;
- De normalisation paysagère et architecturale, en particulier du bâti, restauré ou construit, qui s'expose à la contemplation du visiteur, et devient dans certains villages un attrait essentiel des fréquentations touristiques de masse ;
- De concurrence foncière dans l'appropriation de l'espace en particulier entre anciens résidents et nouveaux résidents (néoruraux compris).

2.4. L'approche comparative de la résidentialité

Le Luberon est le seul PNR qui soit confronté à une résidentialité temporaire de forte ampleur (celle qu'a priori nous rend son image de marque médiatique). Il est à ce titre un espace pertinent pour élaborer une recherche sur un phénomène qui pourrait se généraliser dans les années à venir. Il faut donc l'évaluer et le replacer dans les réseaux multirésidentiels auxquels il se rattache (ceux en particulier développés par la « Jet Society » et « les milieux intellectuels parisiens »). Il faut aussi en faire une étude comparée avec d'autres espaces convoités comme les Alpilles, quelques sites des Îles Baléares et du littoral méditerranéen (dont la Riviera Française), la Palmeraie de Marrakech, ... pour ne rester qu'autour de la Méditerranée occidentale.

La prise en compte de l'ensemble de ces questions pratiques, et d'autres aussi, pourrait déboucher, après traitement théorique et restitution vers les acteurs, sur la révision des modes

de gestion actuels en espace PNR, à condition que l'étude de la résidentialité fasse l'objet d'un projet scientifique prioritaire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARPHG, 1991, *Le territoire régional Provence, Alpes, Côte d'Azur, Région PACA*.
- BACHIMON P., 1996, Les mutations du tourisme dans les arrière-pays méditerranéens, in *Actes du congrès national des sociétés historiques et scientifiques d'Aix en Provence*, Paris, CTHS.
- BACHIMON P., 1996, Le cycle des représentations paysagères touristiques, in *Le Paysage pour quoi faire ?*, Actes 3, Laboratoire SDS - Université d'Avignon, pp. 41 à 45.
- BARBIER B., 1965, Méthode d'étude des résidences secondaires : l'exemple des Basses Alpes, *Méditerranée*, n° 1.
- BEC S. et BRUNI R., 1984, *Luberon*, Edisud.
- BÉNÉVENT E., LÉONARD E., BENOIT F., GIRARD J. et DURAND B., 1963, *Provence*, Horizons de France.
- CDT de Vaucluse, 1996, *Le tourisme culturel en Vaucluse, fréquentation 1995*.
- CHOBOUT H., 1932, *Avignon et le Comtat venaisin*, Grenoble.
- CLÉBERT J.-P., 1986, *Provence*, Nathan.
- GEORGE P., 1935, *La région du Bas-Rhône*, Baillères et fils.
- GIFFON P., 1993, *Randonnées pédestres dans le Luberon*, Edisud.
- GIRBAS J., 1996, La Provence, *Géo*, n° 209.
- GODARD O., 1982, *L'usine de fer de Rustrel*, Compte d'auteur (tiré à 250 exemplaires), 32 p..
- GROSSO R. et BOUZAT D., 1973, Tourisme et vie régionale dans les pays méditerranéens, in *Actes du Colloque de géographie du tourisme de Taormina*, CEGERM, pp. 107 à 113.
- Guide Michelin, 1990, *Guide de tourisme, Provence*, Michelin.
- JOHANNE A., 1880, *La géographie du Département de Vaucluse*, Hachette.
- JOUTARD P., 1986, *L'invention du Mont Blanc*, Gallimard.
- HELLE C., 1996, Le Luberon : un chaînon calcaire devenu haut lieu, *Géopoint-96*.
- MAIGNES J., 1996, Les artistes qui ont fait du Luberon leur Sud idéal, in *Géo*, n°209.
- MAYLE P., 1993, *Une année en Provence*, Nil.
- MAYLE P., 1995, *Provence toujours*, Nil.
- VIARD J., 1971, *La campagne inventée*, Le Paradou/Éditions Actes Sud, Collection Espace-Temps.
- WYLIE L., 1988, Roussillon, un village dans le Vaucluse, 1987, *Terrain*, n° 11, pp. 29 à 50.